

COMPTE RENDU

Bettina Full & Michelle Lecomte (dir.), *Jeux de mots et créativité. Langue(s), discours et littérature*. Berlin/Boston : De Gruyter (The Dynamics of Wordplay, vol. 4), 2018.

Annelies Schulte Nordholt & Paul J. Smith (dir.), *Jeux de mots – enjeux littéraires, de François Rabelais à Richard Millet*. Leiden/Boston : Brill (Faux Titre, vol. 418), 2018.

RELIEF – *Revue électronique de littérature française* 13 (1), 2019, p. 178-182.

DOI: doi.org/10.18352/relief.1043

ISSN: 1873-5045 – URL: www.revue-relief.org

This article is published under a CC-BY 4.0 license

Deux recueils d'articles, publiés récemment, mettent à l'honneur les jeux de mots et diverses formes de créativité verbale que l'on rencontre non seulement dans la littérature mais aussi dans beaucoup d'autres contextes linguistiques. Même s'ils s'intéressent aussi à des effets différents, les deux livres ont en commun de s'interroger sur la nature et la fonction des jeux de mots. C'est pourquoi ils méritent d'être recensés ensemble, bien que ce compte rendu ne pourra pas rendre justice à toutes les contributions qui s'y trouvent. Nous nous limiterons à relever les fils conducteurs des deux ouvrages et à discuter quelques-unes des questions fascinantes qu'ils soulèvent.

Le recueil intitulé *Jeux de mots et créativité* a été conçu au sein du réseau pluridisciplinaire et plurilingue The Dynamics of Wordplay – La dynamique des jeux de mots (établi à l'Université de Trèves). Il se compose d'une dizaine d'articles, écrits par des linguistes et des spécialistes de la littérature. Le recueil propose donc une approche interdisciplinaire et contient des études de cas très variés, allant de sujets proprement littéraires (Rabelais, l'Oulipo) aux pratiques linguistiques quotidiennes (blagues et devinettes) ou commerciales (enseignes publicitaires), en passant par la culture populaire (slam, livres de jeunesse). Ainsi, sans pour autant présenter un éventail complet des différentes manifestations du jeu de mots (il manque par exemple des études sur le langage politique), le recueil démontre que la créativité langagière est omniprésente.

Dans leur introduction au volume, les éditrices Bettina Full et Michelle Lecolle disent concevoir le jeu de mots comme « la manifestation d'une dynamique linguistique » (1). Se basant sur les structures de la langue, celui-ci crée des relations inattendues entre différents composants linguistiques. C'est en raison de sa capacité à dépasser ou transgresser les frontières du système linguistique que le jeu de mots est naturellement associé à la créativité. Full et Lecolle soulignent qu'il s'agit d'un phénomène paradoxal en ce sens qu'il doit à la fois se conformer aux normes linguistiques et sociales en vigueur pour être compris, et en quelque sorte s'en démarquer pour produire du nouveau. En outre, la créativité langagière peut elle-même initier un changement linguistique, par exemple en introduisant des néologismes. Pour finir, Full et Lecolle attirent l'attention sur la dimension pragmatique du jeu de mots ; car, pour être efficace, il doit être reconnu et interprété par le récepteur.

Le mérite principal de *Jeux de mots et créativité* est de démontrer que la créativité linguistique est loin d'être réservée aux auteurs littéraires, mais qu'elle se manifeste dans des contextes très variés. Les méthodes utilisées par les auteurs du volume sont généralement plus proches de la linguistique que des études littéraires. Citons par exemple l'article d'Esme Winter-Froemel sur les blagues du type 'quel est le comble de... ?' dans les langues romanes, qui se base sur une recherche quantitative de grands corpus linguistiques. La structure formelle et le contenu des 563 blagues recueillies sont inventoriés de manière rigoureuse, ce qui permet à l'auteur de prouver l'existence d'une tradition discursive commune aux pays de langue romane. En même temps, l'analyse de détail dévoile aussi de fascinantes différences entre les pays, comme par exemple le fait que le corpus portugais contiendrait relativement moins de jeux de mots et davantage d'allusions sexuelles.

Cet article est suivi d'une contribution d'Alain Rabatel sur la créativité dans les devinettes, qui traite également des blagues en comble. Même si Rabatel propose une approche plus discursive (analyse des points de vue et des postures énonciatives), on est surpris de trouver deux articles sur le même type de corpus dans un volume qui a l'ambition d'embrasser le plus large éventail possible de situations. D'autant plus que la cohérence du livre laisse quelque peu à désirer. Ainsi, l'analyse approfondie de Vanessa Loubet-Poëtte sur les contraintes oulipiennes est étrangement suivie d'un article généraliste qui présente de façon superficielle les enjeux de l'Oulipo. Pour autant, il s'agit d'un livre réunissant des contributions individuelles intéressantes, malheureusement inégales et n'encourageant pas à la lecture linéaire. Certains articles ne

manqueront pas de trouver leur public puisqu'ils sont disponibles [en libre accès](#) sur le site de l'éditeur De Gruyter.

Le deuxième ouvrage est plus homogène en ce sens qu'il se focalise sur le seul corpus de la littérature française. *Jeux de mots – enjeux littéraires*, dirigé par Annelies Schulte Nordholt et Paul J. Smith, est une publication de circonstance. À l'occasion du départ à la retraite de Sjef Houppermans, professeur de littérature à l'Université de Leyde, ses amis et collègues se sont penchés sur un phénomène qui tient une large place dans sa bibliographie critique : les jeux de mots littéraires.¹ Il s'agit en premier lieu – comme dans le recueil de Full en Lecolle – d'explorer le rapport paradoxal entre les contraintes imposées par les règles littéraires ou linguistiques et la créativité verbale qu'elles peuvent initier. Le deuxième fil conducteur défini par les éditeurs est la notion de plaisir du texte telle qu'elle a été définie par Roland Barthes.

Le volume contient 18 contributions en français ou en anglais, depuis de brefs essais à des études plus approfondies. Leurs thématiques reflètent les attachements professionnels de Sjef Houppermans (Marcel Proust et Raymond Roussel ne manquent pas à l'appel), qui d'ailleurs contribue au volume en livrant une analyse du rôle que joue le nom propre Lavolps dans un roman de Richard Millet, *Le Renard dans le nom*. Millet, à son tour, a écrit un bel essai sur les noms propres dans *Ursule Mirouët* de Balzac. Millet commence son article en déclarant son aversion envers les jeux de mots, qu'il associe à la *doxa*. Cette provocation à la fois critique et ludique semble donner le ton du volume. La créativité verbale y est analysée, interprétée et exercée sous toutes ses formes – en hommage à la richesse de la langue et de la littérature françaises.

Ces contributions font partie de la première section du volume, qui est consacrée aux jeux d'onomastique littéraire. La question de la motivation des noms propres y est un thème récurrent ; plusieurs articles traitent de la tension entre le principe de l'arbitraire du signe et la tentation du cratylisme. Citons notamment l'article de Paul J. Smith qui montre que, dans le cas de Rabelais, les foisonnants jeux d'onomastique introduits par l'auteur lui-même (lorsqu'il se présente sous différents pseudonymes, dont l'anagramme Alcofribas Nasier est le plus connu) ont été continués par ses lecteurs à travers les siècles. L'article de Smith permet de découvrir cette tradition ludique, qui culmine sans doute avec l'adaptation allemande de *Gargantua* par Johann Fischart dont la page de titre pullule de « virtuoses tourbillons onomastiques » (64).

La deuxième section du recueil porte sur les noms communs. Luc Fraisse étudie le lexique proustien en se penchant non seulement sur ses « mots-fétiches » (notamment « innombrable », emprunté à Anna de Noailles)

mais aussi sur les mots haïs par l'auteur. Dans des cahiers de brouillon, Proust a dressé des listes de mots et tournures qu'il bannit de son propre vocabulaire, mais qui allaient nourrir les propos de certains personnages (notamment le marquis de Norpois), de manière à les caractériser à travers les idiosyncrasies de leur langage. Ce procédé, que Fraisse qualifie joliment d'« exercices de non-style » (87) semble préfigurer certaines contraintes oulipiennes. Sabine van Wesemael, dans son article sur Lydie Salvayre, met en lumière un autre aspect des jeux de vocabulaire : dans le roman *Les Belles âmes*, le mélange de registres et notamment la mise en scène de la langue de bois, a une portée politique et même idéologique. À travers l'étude des différentes voix que Salvayre fait entendre, Van Wesemael prouve que l'effet comique engendré par ce type d'humour verbal ne lui empêche pas d'exprimer un engagement social tout à fait sincère.

De nombreuses contributions étudient la littérature à contraintes, avec une section sur la prose et une autre sur la poésie. Cela est peu surprenant considérant à quel point l'Oulipo et assimilés ont sollicité le rapport entre jeu de mots et créativité, entre le jeu (ludique) et l'enjeu (sérieux), entre l'auteur et le récepteur. Citons en guise d'exemple l'article de Manet van Montfrans sur Jacques Roubaud, dans lequel ces trois thèmes sont traités de manière exemplaire. On y trouve une analyse raffinée de *Parc sauvage*, un récit apparemment simple qui, à y regarder de plus près, s'avère obéir à une contrainte très exigeante appelée **éodermdrome**. Il y est question des messages secrets envoyés par Jacques et Dora, deux enfants réfugiés dans une propriété vinicole pendant la Seconde Guerre Mondiale. Cinquante ans après, Jacques (devenu James) met la main sur le Journal de Dora qui, elle, est morte en déportation. C'est à partir du manuscrit retrouvé contenant des séquences énigmatiques que le narrateur raconte leur histoire. Van Montfrans, en dévoilant les mécanismes complexes qui structurent le texte, démontre que la contrainte oulipienne a ici plusieurs fonctions. Premièrement, elle permet aux enfants protagonistes de réfléchir sur les événements menaçants du monde adulte en les tenant à distance. À l'auteur, elle offre une nouvelle manière d'aborder ses souvenirs de guerre. Au niveau du lecteur, elle mobilise l'esprit d'analyse qui invite à lire le texte en détail et à en apprécier toute la beauté et l'inventivité. Ainsi, Van Montfrans prouve de manière très convaincante que ce récit à contrainte dépasse le champ de l'expérimentation ludique puisqu'il met ses formes expérimentales au service d'une exploration de la mémoire et d'une réflexion sur l'écriture.

L'espace nous manque ici pour passer en revue les nombreux articles intéressants du recueil *Jeux de mots – enjeux littéraires*. Du moins, à travers ces quelques exemples, nous avons voulu montrer que ce livre est une célébration du pouvoir créateur du jeu de mots, de sa puissance critique, de sa dimension intertextuelle et métalinguistique et – *last but not least* – du plaisir qu'il peut engendrer.

Maike Koffeman

Notes

1. Sjef Houppermans est l'ancien rédacteur en chef de *RELIEF*. Annelies Schulte Nordholt, co-éditrice du recueil que nous recensons ici, est actuellement membre du comité de rédaction de cette revue.